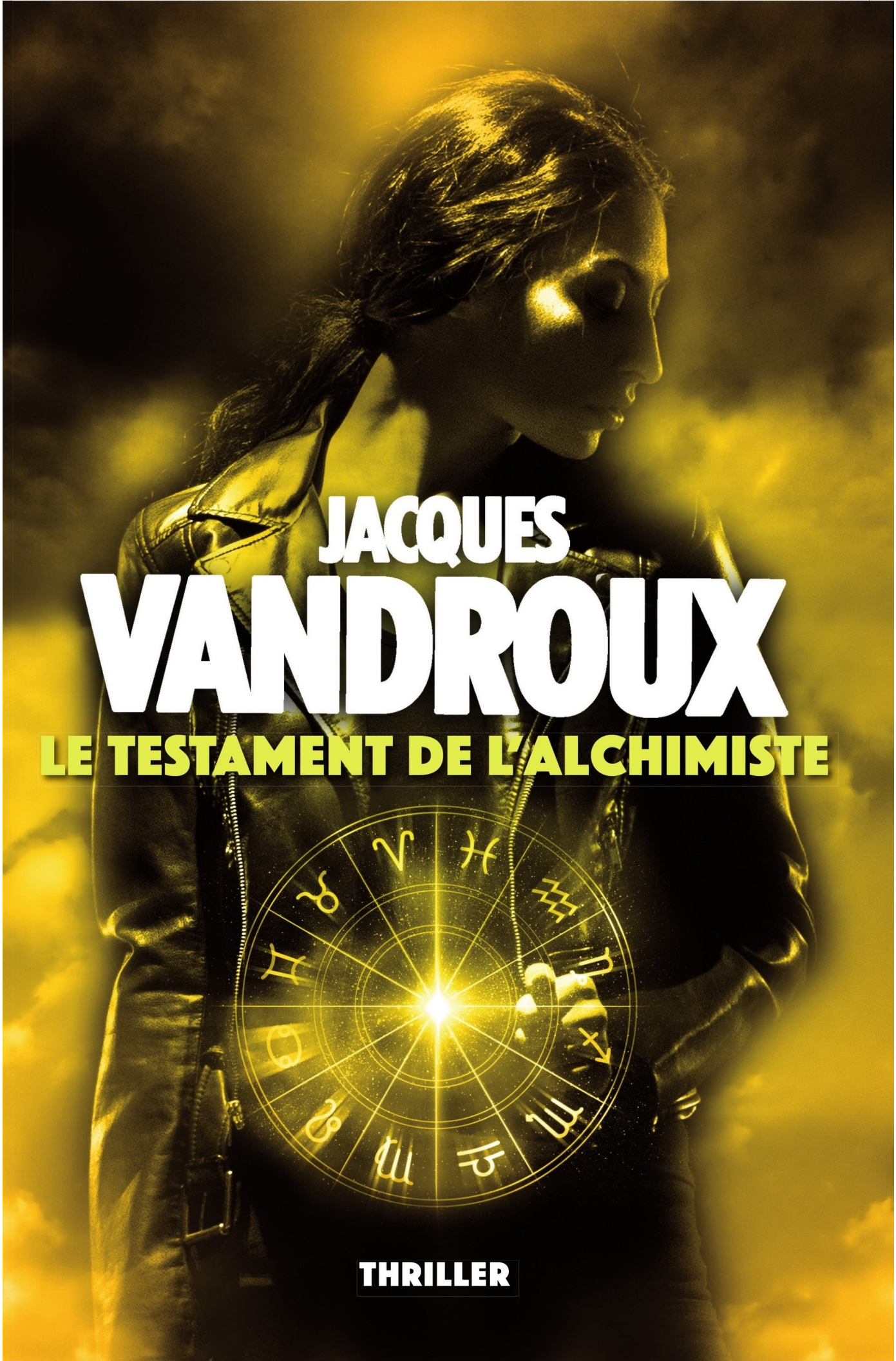
JACQUES
VANDROUX
LE TESTAMENT DE L'ALCHIMISTE
THRILLER

Jacques Vandroux

Le Testament de l'alchimiste

© Jacques Vandroux, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5004-3

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : © Laurent Sescousse

Photos :

iStockphoto.com/Leo Patrizi,

iStockphoto.com/monsitj

iStockphoto.com/4x6

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l’auteur.

Certains lieux réels ont été modifiés pour les besoins de l’histoire.

1. Saint-Étienne

Une nuit de novembre. Vingt-deux heures. Une nouvelle fois, l'homme observa discrètement la place par la fenêtre du bar surpeuplé. Il avait choisi sa table pour surveiller l'entrée d'un vieil immeuble dont la façade n'avait pas connu de ravalement depuis des décennies. Il versa dans son verre le contenu de sa troisième bouteille de Coca Light et en avala tranquillement une gorgée. Son métier lui interdisait de boire de l'alcool, comme pour les flics. À la différence de certains policiers, il n'en consommait vraiment jamais. Il avait mis des années à construire sa réputation et il tenait à son surnom, *le liquidateur*, comme à la prunelle de ses yeux. Dans son milieu, chaque détail avait son importance. Cela tombait bien, il était maniaque et ne faisait confiance à personne. C'était une question de principe. Bien des années plus tôt, il avait failli perdre la vie en travaillant avec un coéquipier trop sûr de lui. Il avait dû l'abattre après avoir échappé de justesse à une milice privée. Une erreur de jeunesse qu'il n'avait jamais reproduite. Pour tous ses clients, il était Jacques Berger, un nom que la plupart des gens oubliaient quelques secondes après l'avoir entendu. Il n'avait aucun ami, juste quelques collaborateurs triés sur le volet et engagés pour des missions ponctuelles quand la situation l'exigeait.

Sa cible ne tarderait pas à sortir. Berger l'avait déjà suivie plusieurs fois et connaissait ses habitudes. Elle rentrait chez elle tous les soirs avant vingt-deux heures trente et quittait son domicile le lendemain à sept heures, à la minute près. Le liquidateur admirait presque cet homme à la vie aussi réglée.

Une clameur s'éleva soudain dans l'établissement. Il jeta un œil à l'écran géant. L'équipe de Saint-Étienne venait de marquer un but et de reprendre l'avantage sur son adversaire du jour, le club de la capitale. Les rengaines scandées dans tous les stades de France résonnèrent de longues secondes entre les murs. Il sourit, amusé par cette effervescence populaire. Le football, une de ses passions d'enfance, quand il écoutait les matchs le soir en dissimulant sa petite radio sous ses draps. Avec le temps, il avait ajouté à la liste de ses activités préférées : « s'enrichir vite », « donner la mort » et « assouvir ses pulsions ». Son addiction au sexe était sa faiblesse. Il courait des risques inutiles en allant retrouver une prostituée alors que le corps de sa victime était parfois encore chaud. Mais l'excitation du meurtre faisait bouillonner son sang… et certaines

des putes qu’il avait défoncées en gardaient un souvenir douloureux. Cependant, il se montrait toujours généreux. Il fallait bien que son argent serve.

Il se reconcentra lorsque la porte de l’immeuble s’ouvrit. Sa cible, un individu d’une cinquantaine d’années portant un bonnet péruvien, sortait à l’heure prévue. Berger attendit quelques secondes, se leva tranquillement et quitta l’établissement. La fraîcheur de l’air hivernal lui donna un coup de fouet. Il arpenta plusieurs artères en laissant une distance de sécurité avec l’homme au bonnet. Les rues étaient désertes et la neige tombée la veille encombrait encore les trottoirs. En débouchant dans la rue des Martyrs-de-Vingré, ils croisèrent un couple qui, abandonnant la chaleur d’un restaurant, marchait d’un pas rapide. Ce quartier, si animé et prisé par les étudiants en été, s’était transformé en patinoire. La cible s’engagea dans une venelle et disparut dans un immeuble. Le chasseur ne s’inquiéta pas : ils arrivaient au terme de leur route. Après cinq minutes d’attente, il s’approcha à son tour de l’entrée. Le code d’accès avait été facile à récupérer : les locataires ne sont pas vigilants en le composant. « Fulgence Bildstein – 3e ». Il était déjà venu ici à l’heure du repas pour effectuer tous les repérages nécessaires. Il grimpa silencieusement l’escalier et s’arrêta sur le palier. Crocheter la serrure aurait été un jeu d’enfant, mais sonner et se faire accueillir par Bildstein compliquerait l’enquête de la police... pour peu qu’elle dépasse l’hypothèse du crime crapuleux.

Fulgence Bildstein s'enferma à double tour. Il enleva ensuite son bonnet et le déposa à sa place sur un guéridon. Il retira ses bottes mouillées, enfila une paire de chaussons et alluma son ordinateur. Se changer les idées ! Voilà trois jours qu’il vivait avec un mauvais pressentiment. Incapable d’expliquer pourquoi, mais il avait la sensation tenace qu’une menace planait sur lui ! Il avait appris à écouter ce que lui soufflait son inconscient et son esprit lui hurlait : « Danger ! » Il n’avait pas modifié ses habitudes, mais avait fait preuve d’une vigilance accrue. Rien, si ce n’est peut-être ce type qu’il avait remarqué ce soir. Mais l’inconnu n’avait pas eu l’air de s’intéresser à lui et il ne pouvait tout de même pas se méfier de tous les Stéphanois qui rentraient chez eux.

Quand, cinq ans plus tôt, Fulgence Bildstein avait accepté de garder le coffret de maître Pierre, il en avait ressenti une immense fierté. Quel grand honneur ! Régulièrement, un des membres de la confrérie lui rendait discrètement visite. Bildstein savait qu’un jour, demain ou dans cent ans, le coffret serait ouvert et

que sa puissance rejaillirait sur tous les adeptes qui le protégeaient. Alors pourquoi cet affolement soudain ? Il s’inquiétait sans doute inutilement. Il voyait le danger partout, à force de veiller sur ce trésor tombé dans les oubliettes de la mémoire de l’humanité.

La vibration d’un coup de sonnette envahit chaque recoin de son petit appartement. Fulgence Bildstein sursauta et, paniqué, trembla sans réussir à se contrôler. Qui venait chez lui à cette heure avancée de la soirée ? L’inconnu aperçu dans la rue ? Mais comment se serait-il introduit dans l’immeuble ? Il resta assis au fond de son fauteuil, souhaitant que son silence et sa discrétion fassent fuir l’importun. Comme les enfants, il espéra devenir invisible en fermant les yeux. Un second coup de sonnette, aussi bref que le premier, le replongea dans la réalité. Il se leva et se dirigea vers l’entrée. Il ne pouvait pas s’opposer à son destin. En posant la main sur la poignée de la porte, il tenta de se rassurer : un de ses voisins avait sans doute besoin de son aide. Il regretta de ne pas avoir installé de judas. Malgré son sixième sens qui lui criait de ne pas ouvrir, il accueillit son visiteur, résigné.

2. Le coffre

— Nom de Dieu, mais c’est quoi ce bordel !

Un coffre ancien trônait dans le luxueux bureau, son contenu éparpillé sur une table de travail.

— Je vous ai fourni tous les moyens financiers que vous m’avez réclamés sans vous demander le moindre justificatif, et il n’y a que la moitié de ce que j’attendais !

L’homme, furieux, desserrait inconsciemment le nœud de sa cravate Fendi.

— Je vous ai rapporté exactement ce pour quoi vous m’avez payé, répondit calmement Jacques Berger. Un coffre dont vous m’aviez fourni une description précise. Je vous l’ai même livré en main propre afin de m’assurer de l’exécution complète de mon contrat. L’objet que vous avez sous les yeux et le dessin que vous m’avez donné concordent parfaitement. Je pense que vous en conviendrez. Quant à l’argent que vous avez investi, il a été on ne peut mieux employé. Retrouver Bildstein n’avait rien de facile.

Ulcéré, son commanditaire lui jeta un regard noir. Il savait qu’il avait fait appel à l’un des professionnels les plus efficaces du marché, il savait aussi que le job avait été fait, mais il s’attendait à trouver autre chose dans ce coffre ancien.

— Cependant, reprit Berger, je comprends votre agacement. On est toujours contrarié lorsque ce qu’on a espéré pendant longtemps nous échappe à la dernière seconde. Si, après réflexion, vous estimez que j’ai convenablement rempli ma mission, je suis prêt à vous proposer à nouveau mes services. Dites-moi ce que vous recherchez exactement. Normalement, je ne fais pas affaire deux fois de suite avec la même personne, mais cela me chagrine de vous voir tellement déçu. Je ferai exceptionnellement une entorse à mon code de conduite.

L’homme à la cravate dévisagea le tueur, se demandant s’il se moquait de lui ou s’il était sérieux. Il regretta son emportement.

— Vous avez parfaitement réalisé votre travail, monsieur Berger, et mon accès de colère est déplacé. J’apprécie votre offre, et je vais y songer avec beaucoup d’attention. Je vous recontacterai rapidement par le canal habituel pour vous

informer de ma décision.

— Je suis à votre disposition. Ne traînez pas trop, car je ne reste jamais longtemps sans activité.

Comme son client le poussait poliment vers la porte, Berger ne bougea pas et fixa l'ordinateur posé sur le bureau en acajou.

— Bien sûr, où avais-je la tête ?

L'homme à la cravate alla s'asseoir et se connecta, pianota quelques minutes sur son clavier avant de se relever en souriant.

— Les trois cent mille euros sont arrivés sur votre compte, monsieur Berger.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous.

Le tueur salua les deux hommes présents dans la pièce, quitta l'appartement et sortit de l'immeuble cossu. Il marcha une centaine de mètres sur le boulevard, monta dans une berline noire, démarra et parcourut plusieurs kilomètres dans les rues encombrées, changeant fréquemment de direction. Il regardait régulièrement dans son rétroviseur. Il avait appris à repérer des poursuivants, mais il n'était pas à l'abri d'une filature multiple. Rien ne l'alarma. Cependant, il continua à appliquer sa procédure. Il pénétra dans un parking souterrain et descendit au deuxième niveau, se gara à l'abri des caméras de surveillance, vérifia qu'il était seul et ôta sa perruque blonde, ses lentilles de contact colorées ainsi que les prothèses qui modifiaient les traits de son nez et de ses joues. Il attrapa un sac posé à l'avant et en retira un blouson de cuir, qu'il échangea avec sa veste d'hiver. Par habitude, il essuya les empreintes qu'il avait laissées dans l'habitacle, même si cela ne s'imposait pas : ni ses empreintes ni son ADN n'étaient enregistrés dans les fichiers de la police. Puis il abandonna l'Audi volée la veille au soir et se dirigea vers un second véhicule. Il s'installa à bord et quitta le parking par une autre sortie. Toute preuve de son passage chez son client avait disparu.

— Alors, Artephius, comment expliquez-vous cela ? demanda l'homme à la cravate à l'invité resté dans son bureau.

— Il était inutile de provoquer ce monsieur, qui s'appelle sans aucun doute autant Berger que je m'appelle Dupont ou Durand. J'ai eu l'occasion de